

# La Vraie Femme selon Lacan--Identification au symptôme chez Médée d'Euripide

Namiko HARUKI

## Table of Contents

<b>Introduction.....</b>	.....
<b>I. La féminité dans l'œuvre de Lacan.....</b>	.....
<b>II. Lacan, à la lumière du mythe de Médée.....</b>	.....
<b>III. La notion d'identification au symptôme dans la perspective de l'activité clinique .....</b>	.....
<b>Conclusion .....</b>	.....
<b>NOTES.....</b>	.....
<b>Bibliographie.....</b>	.....

## Introduction

Il existe une opinion qualifiant de phallocentrique la pensée de Jacques Lacan. En dépit des assises très relatives de ce jugement, il est possible d'appréhender dans les premières années de la théorie lacanienne des éléments accréditant cette thèse. Mais lorsque, dans ses dernières années, Lacan insiste sur le caractère incomplet du Symbolique en donnant plus d'importance au Réel, considérer sa psychanalyse comme phallocentrique est devenu impossible. Nos précédentes recherches nous ont montré que la féminité jouait un rôle primordial dans la compréhension de cet aspect théorique de sa pensée. En ce fondant sur les écrits lacaniens des dernières années et notamment sur le *Séminaire XX*, cet article se donne pour objectif d'asseoir ce postulat. Dans cette démarche, la figure de Médée, qu'il serait possible de qualifier de «trop féminine», nous servira de support.

Mais avant de poursuivre, et en guise d'introduction, nous avons souhaité rappeler une de nos précédentes recherches : Le Ravissement de Lol. V. Stein de Marguerite Duras, analysé du point de vue du langage et de l'être. (« Toutatusenu kunô (L'angoisse inatteignable) », Ratio.05). Nous avons voulu y décrire, en nous appuyant sur la notion lacanienne de «traversée du fantasme», le processus par lequel un personnage masculin rencontre le Réel derrière la femme voilée, lorsqu'il s'en approche trop. Le fait que la liberté et la contingence s'ouvrent au sujet masculin ayant traversé son fantasme, peut être considéré comme une théorie de cure. Il est notable que, dans ce cas, la jouissance subsiste sans voile symbolique.

Or, la femme - *Lol* dans l'œuvre de Duras - en tant que symptôme de l'homme, finit par s'identifier à l'abîme de la folie dans une sorte de ravissement total. Par suite, la voie par laquelle une jouissance se rencontre dans le symptôme devait substituer la voie de la traversée du fantasme. Ainsi le raisonnement nous conduit-il à la notion lacanienne d'identification au symptôme.

L'expression « s'identifier au symptôme » pourrait étonner, mais elle doit être rigoureusement distinguée de l'identification imaginaire à l'analyste telle qu'on la souligne

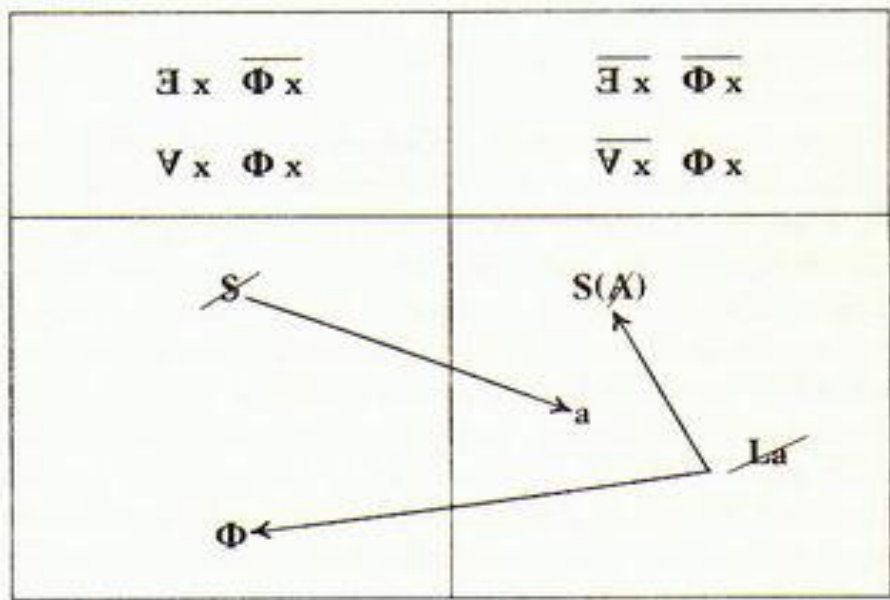
dans l'ego-psychologie. Ce type d'analyse qui suppose que l'analyste est regardé et assimilé comme objet idéal nous semble plutôt être une violence exercée au nom de l'analyse. Le mot *identification* indique ordinairement l'identification imaginaire ou d'identification symbolique qu'elle présuppose. Dans ces cas, on peut reconnaître comme objet d'identification une personne particulière - cet objet, qui paraît arbitraire, peut être en fin de compte n'importe qui. Mais au contraire, les symptômes sont ce qu'il y a de plus individuel chez une personne, si bien qu'il devient possible d'affirmer qu'un individu s'accomplit par ses symptômes. L'identification aux symptômes est, en ce sens, un acte inconscient qui peut paraître paradoxal mais qui reste personnel.

Rappelons que la pensée de Lacan a connu plusieurs phases correspondant à diverses époques. Dans les premières années, il préconisait comme sortie de cure la traversée du fantasme pour laquelle le Symbolique était considéré comme ce qu'il y avait de plus important. Plus tard, il proposera l'identification au symptôme en insistant sur le Réel. Ce changement de cap, qui peut être considéré comme le passage du modèle masculin au modèle féminin, nous permet de penser que la féminité occupait une place très importante dans la pensée de Lacan. C'est en partant de ce constat que nous étudierons, dans une première partie, la notion de féminité elle-même. Or, n'est-ce pas Lacan lui-même qui a proposé une vue nouvelle et polémique de la sexualité féminine, en particulier par sa formule très connue qui aura su lui attirer tous les reproches des féministes : « la femme n'existe pas » (*Séminaire XX*) ? Mais ce propos de Lacan n'est pas un argument naïf. Nous nous attacherons à étudier, dans une deuxième partie, le personnage de Médée afin de mettre au clair ce que Lacan voulait désigner par cette formulation. Et c'est ici que la notion de « vraie femme » entrera en jeu. Dans une troisième et dernière partie, nous considérerons la notion d'identification au symptôme dans la perspective de l'activité clinique.

## **I. La féminité dans l'œuvre de Lacan**

La recherche des implications du tableau des jouissances de l'homme et de la femme, dessiné par Lacan dans son séminaire de 1972-73 *Encore*, constituera une première

étape. La colonne de gauche représente l'homme, et celle de droite représente la femme.  
Avant toute chose, donnons un sens à chaque signe de ce tableau.



1) Que signifient les deux formules en haut à gauche (1, 2), et en haut à droite (3, 4)  
?

1      $\exists x \cdot \overline{\Phi x}$

3      $\overline{\exists x} \cdot \overline{\Phi x}$

2      $\forall x \cdot \Phi x$

4      $\overline{\forall x} \cdot \Phi x$

La formule 1 : Il y a l'Un qui n'est pas dans la fonction  $\Phi$  (fonction phallique).

La formule 2 : Tous les éléments sont dans la fonction  $\Phi$ .

La formule 3 : Il n'y a pas d'Un qui nie la fonction  $\Phi$ .

La formule 4 : Tous les éléments ne sont pas nécessairement dans la fonction  $\Phi$ .

a) Les formules 1 et 2

La fonction phallique apparaissant dans toutes les formules, il convient de bien saisir la différence que fait Lacan entre le pénis et le phallus. Lacan définit le phallus comme «signifiant du désir de l'autre». Selon lui, le pénis tel que l'enfant l'imagine, c'est à dire comme quelque chose qu'il peut enlever du corps et l'y remettre, constitue « le phallus imaginaire  $\phi$  ». Tandis que le phallus en tant que signifiant de l'Autre transcendant constitue « le phallus symbolique  $\Phi$  ». C'est le signifiant qui fonctionne aussi bien pour les hommes que pour les femmes, sans aucun rapport avec les données biologiques.

Mais qui exécute la castration ? C'est le Père originaire (*Urvater*) qui est hors de la fonction phallique parce qu'il est exécuteur de castration. Il est désigné par Phallus (avec une majuscule) en tant que phallus dans le Symbolique. Être dans la fonction phallique, c'est être sous la domination de la Loi symbolique.

La condition *sine qua non* à l'existence d'un ensemble défini dans lequel les éléments constitutifs puissent être dénombrés est la présence d'au moins un élément exceptionnel. Du côté des hommes, la formule 1 montre cette exception qu'est le Père originel. C'est parce que les hommes peuvent être comptés comme éléments constitutifs (formule 2) qu'il devient possible d'affirmer leur existence.

#### b) Formules 3 et 4

A l'inverse, concernant les femmes, l'élément exceptionnel n'existe pas ; on peut donc interpréter la formule 4 de la manière suivante : « il n'existe pas d'ensemble défini où la fonction phallique serait opérante ». Toutes les femmes ne sont donc pas nécessairement dans la fonction  $\Phi$ . Elles détruisent l'universalité de la fonction  $\Phi$ . C'est pourquoi Lacan dit que la femme (un ensemble définissable comme tel, constitué par les éléments définis) n'existe pas.

- 2) Voyons maintenant la deuxième partie du tableau où trois flèches indiquent le sens du désir.

a) Flèche  $\$ \rightarrow a$

Le  $\$$  du sujet masculin, barré par la castration, s'oriente vers l'objet  $a$  que Lacan a placé dans la partie représentant la femme. Il s'agit là de la *cause* du désir masculin ; ce qu'il tente d'atteindre. Jouissance phallique se fait toujours sous les auspices d'une légitimité accordée par le Père. Tous les hommes sauf le Père originel profitent de la jouissance phallique en obéissant à la Loi, à savoir en acceptant les limites déterminées par la castration. Ainsi la castration telle que l'entend Lacan n'est pas l'interdiction d'une certaine jouissance, mais plutôt la permission de la jouissance phallique sous condition de se soumettre à la Loi du Père. On peut aussi dire que les Lois transmises par le Père donnent naissance au sujet humain  $\$$ . Aussi est ouverte la dimension symbolique. En ce qui concerne l'objet  $a$  visé par le sujet  $\$$ , il est possible d'affirmer que le sujet, incomplet, voit dans cet objet (« cause du désir » dit Lacan), quelque chose qui lui a autrefois appartenu et qui représente actuellement une valeur immense pour lui. Ainsi pouvons-nous en déduire que les hommes n'aiment pas réellement les femmes ( $L/a$ ), mais seulement l'objet  $a$  qui leur apparaît comme un reflet sur l'écran constitué du voile de leur fantasme.

b) Flèche  $L/a \rightarrow \Phi$

L'élément  $L/a$  barré nous rappelle que la femme n'est pas toute. Le sujet masculin, encore que barré, apparaît tout de même à la femme comme soutenu par ce  $\Phi$ . C'est tout simplement « l'envie du pénis » que l'on trouve déjà chez Freud, mais dont Lacan fait un élément essentiel lorsqu'il parle du désir féminin. Nous sommes aussi amenés à lire le tableau de Lacan comme une illustration, dans leur différence, du désir féminin et du désir masculin. C'est pourquoi Lacan a dit qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

En résumé la partie concernant l'homme se révèle assez simple : soumis à la Loi du Père, à la castration, il possède cependant un signifiant, le phallus  $\Phi$ , qui lui permet de *faire semblant*, c'est-à-dire de croire qu'il est à l'abri de la castration. C'est ce *semblant*, cette illusion, que les femmes chercheraient à obtenir :  $L/a \rightarrow \Phi$ .

c) Flèche  $L/a \rightarrow S(\bar{A})$ 

Ici,  $La$  barré indique le sujet féminin s'orientant vers le signifiant  $S(\bar{A})$ , lui-même marquant le manque de l'Autre, sans entrer du côté des hommes. Le signifiant  $S(\bar{A})$  indique que l'Autre est sans l'Autre. Comme nous l'avons vu, avec la flèche a)  $\mathcal{S} \rightarrow a$ , le désir de l'homme s'exprime par le voile de son fantasme, placé devant la femme qui n'existe pas. Avec la flèche b)  $L/a \rightarrow \Phi$ , les femmes qui sont dans une situation instable, convoitent le  $\Phi$  qui soutient les hommes castrés, à savoir ce qui manque aux hommes; tous les deux (mé)connaissent qu'ils se désirent l'un l'autre par l'intermédiaire de leurs propres fantasmes inconscients. Mais la flèche c)  $L/a$ , *femme barrée*, désigne le désir impliquant la femme sans aucun intermédiaire, car elle cherche un rapport avec l'Autre non-existant ( $\bar{A}$ ). La femme barrée entretient ici un rapport avec l'Autre barré.

Cette jouissance est appelée par Lacan « jouissance supplémentaire », parce qu'elle s'ajoute à la jouissance phallique, et ne la complète pas. Lacan l'appelle également la jouissance de la femme, en désignant par la femme un sujet qui choisit une position sexuelle qui n'est pas réduite à la fonction phallique. Les mots qui permettraient d'écrire ou de dire cette jouissance ou cette femme manquent, car elle est hors du Symbolique que constitue l'ordre du langage.

Mais cette situation peut aussi se réaliser avec les saintes (quelquefois les saints) comme Thérèse d'Avila que Lacan a évoqué, ou avec des personnages mythiques comme Médée selon l'interprétation que nous développerons plus loin, bien que ces femmes ne sachent rien du tout de cette jouissance, tout en l'éprouvant.

### 3) « La femme n'existe pas » selon la lecture du tableau et les jouissances phallique et supplémentaire

L'expression «La femme n'existe pas» doit être lue par rapport au tableau que nous avons présenté au début de ce chapitre, et que Lacan a exposé dans le *Séminaire XX* pour distinguer la jouissance phallique et la jouissance supplémentaire. La première est

la jouissance de celui qui désire tout en se plaçant dans le Symbolique, à savoir dans l'ordre du langage. Or, le langage crée chez tout homme (mais également toute femme) un vide du seul fait qu'il/elle maîtrise le langage. Tous ceux qui veulent remplir ce vide connaîtront la jouissance phallique. Ainsi, les femmes se situent la plupart du temps de ce côté.

En revanche, la jouissance dite supplémentaire consiste à jouir du vide lui-même. Elle est hors du Symbolique où le phallus, qui n'est qu'un «semblant», devient l'enjeu principal. Cette jouissance est impossible dans la mesure où les hommes sont des êtres structurés par le langage. Pourtant, à un certain moment, on peut se diriger vers ce vide et jouir de ce mouvement même. Cette jouissance-là, qui est tout à fait différente de la première, entretient une affinité avec l'extase religieuse, mais elle s'actualise parfois dans des actes extraordinaires.

Tout en affirmant que la femme n'existe pas, Lacan reconnaît l'existence de la vraie femme. Il s'agit justement de celle qui profite de cette jouissance supplémentaire et dont nous pourrions voir un exemple remarquable dans Médée, mise en scène par Euripide.

## **II. Lacan, à la lumière du mythe de Médée**

### 1) Interprétations de la tragédie de Médée

Médée d'Euripide a été interprétée en 431 avant JC à l'occasion d'une grande fête en l'honneur de Dionysos, à Athènes. Des trois pièces en compétition, celle-ci est arrivée dernière, encore qu'elle n'ait jamais cessé par la suite d'exercer son influence dans des domaines variés tels que le cinéma, la musique, le théâtre ou les recherches académiques. La dernière scène où a lieu le meurtre des enfants aurait été ajoutée par Euripide.

Les principaux personnages sont Médée, Jason, et Créon. Jason est le héros des Argonautes. Grâce à la puissance magique de Médée, Jason a pu s'emparer de la toison d'or. Il rentre dans son pays natal, accompagné de Médée avec qui il aura deux enfants.



Mais chassés de ce pays, ils trouvent refuge à Corinthe où le roi Créon propose à Jason d'épouser sa fille. Attiré par la beauté de la princesse mais notamment par la succession au trône de Corinthe, il abandonne Médée. Furieuse, Médée tue le roi, la princesse et même ses propres fils. Il est d'usage commun d'interpréter cet acte comme une vengeance à l'encontre de Jason.

Pièce d'amour et de désir, toute la tragédie de Médée telle qu' Euripide l'a mis en scène, débute le jour de son départ avec Jason dont elle était amoureuse. Lorsque ce dernier la délaisse par convoitise de la couronne de Corinthe, l'intensité de sa colère n'a d'égal que sa douleur ; elle blesse plusieurs personnes en accomplissant sa vengeance mais se fait souffrir elle-même par son dernier acte.

Ainsi lorsque le désir amoureux se déploie librement, sans contrôle, il ne peut avoir de conclusion que la destruction. Telle est la leçon que l'on tire généralement de cette tragédie.

Une autre interprétation voudrait que le meurtre de ses enfants soit un meurtre de pure folie, un acte qui ne serait pas «grec». A ce propos, Jason affirme :

*« Il n'y a eu aucune femme parmi les Grecques, qui ait osé faire une chose si horrible... Tu n'es pas un être humain ».*

Mais dans la tragédie d'Euripide, et par conséquent dans le mythe lui-même, Médée n'est pas considérée comme un monstre ou comme un personnage irrationnel. Ainsi nous le démontre le discours qu'elle tient :

*«Les ignorants, ceux qui parlent sans savoir, me prendront pour une idiote qui ne sait rien. Et si je me montre plus intelligente que les hommes les plus sages de la cité, les gens me détesteront.».*

C'est justement le passage choisi par Lacan comme épigraphe de son mémoire sur André Gide (2).

Avant d'en donner une lecture susceptible d'éclairer l'analyse que Lacan en a fait, examinons dans le détail les meurtres commis par Médée.

## 2) Meurtres répétés

Meurtrière, Médée l'est bien avant son arrivée à Corinthe. Par le passé, elle avait abandonné son père et sa famille par amour pour Jason, avait découpé le corps de son frère tué, et en avait éparpillé les morceaux afin que les poursuivants envoyés par le roi son père s'égarer et perdent sa trace. Nous sommes ici dans le mythe, dans la fable plus que dans un récit respectueux de quelque réalisme psychologique, cela va sans dire.

Dans la même veine symbolique, d'autres meurtres seront perpétrés. Dès l'arrivée de Médée au pays natal de Jason, Périas, oncle de Jason, refusait de céder la couronne destinée à ses filles. Ingénuement, Médée trompe celles-ci. Elle leur propose de les aider à rajeunir leur père, en prétextant l'absence de fils pour la succession, lors même qu'il prend de l'âge. Elle place donc un mouton qu'elle a tué dans de l'eau bouillante, et sous les yeux des deux filles le transforme en agneau. Aussi vont-elles faire de même avec leur père. Jason devient donc roi, mais pour quelques temps seulement, le couple étant malgré tout poursuivi pour parricide doit s'exiler à Corinthe. Le couple y mènera une vie paisible pendant dix ans.

Les meurtres, toutefois, ne s'arrêtent pas là. En effet, Jason trahit Médée en épousant la fille de Créon, le roi de Corinthe. Médée, alors, entamera sa vengeance. Elle fait apporter le tissu de soie dorée par les enfants de la nouvelle femme de Jason, fille de Créon, ainsi que la couronne d'or que son grand père, Hélios, le dieu du soleil, lui a donné en héritage. Elle tue ainsi sa rivale et son père grâce au poison déposé sur le tissu.

A la fin de la tragédie, elle tue également ses propres enfants. C'est sur ce dernier meurtre, conclusion certes d'une longue série, que nous nous pencherons car il constitue la scène maîtresse - la plus étonnante dirons-nous - de la composition tragique d'Euripide. En effet, les assassinats qui ont précédé cet ultime acte semblaient avoir, symboliquement bien sûr, la vengeance comme raison d'être - bien qu'une telle succession ait de quoi étonner. Ici, cependant, l'acte semble guidé par une raison extraordinairement profonde. Et c'est peut-être, nous l'espérons, en reconsidérant le sens de mots tels que *sujet*, *homme* et *femme*, que nous parviendrons à y voir plus clair quant à la signification symbolique de la fureur destructrice de Médée.

### 3) Sujet au manque

Selon Lacan, le sujet humain est un sujet barré, autrement dit un sujet en proie au manque. D'ordinaire, les humains sont divisés en hommes ou femmes selon qu'ils possèdent, biologiquement, un pénis ou non. Mais Lacan, soucieux semble-t-il de plus de précision, définit la différence sexuelle en fonction des rapports que les êtres humains entretiennent avec ce manque (qui peut naturellement être lu de plusieurs façon : soit vis-à-vis de la castration, soit plus généralement comme l'expression de notre incomplétude). À savoir, tous les sujets, munis ou non d'un pénis, subissent ce qu'on appellera un « manque ». Pour Lacan, et sa démarche nous paraît convaincante, les femmes ont un rapport plus intime avec ce manque : en effet, c'est à deux absences qu'elles doivent faire face : le phallus comme signifiant, d'abord, puis le manque propre à tout sujet barré :

§ .

Le sujet masculin qui veut garder une distance avec le manque met un voile sur cette absence : en se prenant pour un sujet héroïque, il se sert de la présence d'un organe tout à fait visible, dont le phallus est la représentation (le signifiant), pour nier son manque. C'est ainsi qu'on le voit supposer ou rêver son membre viril éternellement en érection - et on saisit bien là la dimension imaginaire de la démarche - dans un fantasme qui est proprement un déni. Car, en effet, toute cette stratégie déployée pour ignorer la castration reste du domaine de l'illusion : imaginaire, soit non réelle. C'est ainsi que nous comprenons le terme « jouissance phallique » comme la jouissance prêtée au père de la horde, au père mort, celui de *Totem et tabou*.

Quant au sujet féminin selon Lacan, quel est-il ? La formule « la femme n'existe pas » ne signifie nullement que la place de la femme n'existe pas, mais qu'elle est essentiellement inoccupée. Et être inoccupée, ici, signifie que le signifiant est introuvable, le « phallus », qui permet aux hommes de « faire semblant ». Nous avons dit il y a un instant que l'homme mettait un voile sur son manque ; il le fait tout simplement par peur de la castration - il ne peut supporter la vue de ce qui la lui rappelle -, le sujet masculin, sujet du manque, détourne ainsi les yeux de son propre néant. Il se peut qu'il veuille créer un objet idéal.

#### 4) Médée ou la « vraie » femme

Comme nous avons indiqué plus haut, Lacan cite trois lignes de la pièce d'Euripide comme épigraphe de son article, « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », dans *Écrits*. La femme d'André Gide, Madeleine, a brûlé toutes les lettres d'amour que son mari lui avait adressées et avec qui elle n'avait jamais eu de rapports sexuels. En effet, Gide était homosexuel. La question que nous nous posons ici est de savoir s'il y a un point commun entre cet acte et l'infanticide de Médée. Si oui, dans quel cadre pourrait-on l'affirmer ?

On avance souvent comme motif de ces meurtres l'amour propre blessé de Médée face à Jason infidèle, ou alors son désir de ne pas laisser tuer ses enfants par ses ennemis. Si cependant nous lisons à nouveau cette histoire, ce mythe, d'un point de vue psychanalytique, nous pouvons émettre l'hypothèse qu'il s'agit de sexualité féminine. Mais selon Lacan, si la femme n'existe pas, la « vraie femme », elle, existe bel et bien. Quelle est donc cette vraie femme ?

Pour Lacan, est homme (sujet masculin) celui qui a un certain rapport avec le phallus : ne l'oublions pas, le « phallus », comme signifiant, est quelque chose qui remplit le vide, c'est-à-dire le support d'une illusion, masque placé devant le vide. Dans ce sens, la femme qui veut des enfants (désir au niveau phallique) se situe du côté de l'homme. La « vraie » femme, selon Lacan, serait donc celle qui ne se soucierait pas, ou plus, de masquer le vide, celle qui ne désirerait pas le signifiant (phallus). Au moment où Médée tue ses propres enfants, elle abandonne tous les désirs que nous dirons phalliques ; elle assume son propre vide. C'est en ce sens que nous pensons l'acte d'infanticide comme ce qui a transformé Médée en « vraie femme ».

#### 5) Coupure du fantasme de l'autre - Médée et Madeleine Gide

S'il existe une autre voie que la possession du phallus, position que l'on peut prendre devant le manque, c'est celle qui nous ramènera à l'ordre de l'être même. Dès l'origine, le manque n'est pas autre chose que le manque d'être. Une possibilité de ne pas avoir à

comblent ce *trou* serait donc de devenir le *trou* soi-même. Il est à noter que cela n'est nullement devenir « l'étant ». Car le trou, en effet, n'existe pas, il n'est ni possesseur ni étant. En vérité, il s'agit de devenir cet «être» qui n'est qu'une absence. Lacan a considéré cette dernière position comme celle de la « vraie » femme, selon ses termes. Ainsi, couper la partie par laquelle on est lié au fantasme de l'autre revient à couper une partie de soi-même. Ne peut-on, à partir de là, chercher à comprendre la raison pour laquelle Lacan a mis en parallèle Médée et Madeleine Gide ?

Les lettres d'amour adressées à Madeleine - pour qui le mariage avec Gide n'était qu'un mariage blanc - ainsi que les enfants à qui Médée portait une affection maternelle profonde devaient être d'irremplaçables pour elles. Gide lui-même avoue qu'il n'y aurait pas de lettres aussi belles que celles-là :

*« Je souffre comme si elle avait tué notre enfant ».*

Le vœu de Jason était de léguer la royauté à ses enfants. Malgré leur apparence très différente, les lettres que Madeleine a reçues de Gide et les fils de Médée et de Jason représentaient le résultat de leur amour, la partie liée par les fantasmes et dans laquelle les désirs mutuels de possession chez l'homme et chez la femme se croisent.

Considérons la relation conjugale de Gide et de sa femme en nous référant au tableau examiné dans notre première partie. Si on place Gide en tant que sujet masculin en *S*, Madeleine se situe en *a*. Mais Gide n'aime Madeleine que voilée. La surface n'atteint jamais le fond puisqu'elle n'est que surface. Et c'est sur cette surface que Gide inscrit son amour. Gide n'aime pas sa femme en elle-même, mais l'aime en tant que *semblant*. Et c'est cette dernière que ses paroles d'amour glorifient. Lorsqu'une femme choisit d'être aimée en tenant la position d'un objet *a*, c'est qu'elle accepte de vivre dans le fantasme de son époux ou de son amant, et cette situation continue jusqu'à ce qu'elle ait un doute sur l'amour qu'il éprouve pour elle : alors elle commence à penser qu'elle n'est pas vraiment à sa place.

Il est impossible de se contenter de l'interprétation naïve qui consisterait à affirmer que Madeleine, qui resta vierge toute sa vie, en eut fini avec l'amour mensonger de son mari lorsqu'elle brûla les lettres d'amour qu'il lui avait adressées. Ces lettres étaient pour elle

une preuve d'existence d'elle-même comme objet de l'amour de Gide, mais elles devaient parallèlement représenter Gide lui-même. Son acte de les brûler impliquerait donc la destruction de Gide, ou mieux, de Gide et d'elle-même aimée de lui. Cet acte ne serait donc rien d'autre que le sacrifice de toute possession et l'abandon d'une quête de l'être. L'approche de l'impossible, qui est indiquée par la flèche qui va de  $L/a$  à  $S(\bar{A})$  dans le tableau de la différenciation sexuelle, est celle qui mène au manque originel : l'Autre ne peut être atteint, il reste, lui aussi, barré. Et chez Médée, de la même manière, on pourra penser que l'acte d'infanticide symbolise le même renoncement.

Madeleine accepte volontiers le reproche qui lui est fait d'avoir brûlé les lettres d'amour de Gide. Médée, de son côté, s'envole dans un véhicule céleste sans montrer aucun signe de dépression. Ne peut-on considérer cela comme une identification au symptôme, c'est-à-dire comme une autre voie qui rende possible la sortie du fantasme où l'autre ne faisait du sujet qu'un objet à détruire? Non pas servir l'homme à satisfaire son fantasme (et dans un sens cela satisfait la femme aussi), mais devenir un manque que rien désormais ne saurait combler ; c'est avec cette problématique que nous avons choisi de faire débiter notre troisième et dernière partie.

### **III. La notion d'identification au symptôme dans la perspective de l'activité clinique**

A partir de nos précédentes observations concernant la conception lacanienne de la jouissance et la tragédie de Médée selon Euripide, nous nous attacherons dans cette dernière partie à l'élaboration d'une synthèse du point de vue de la pratique clinique.

#### 1) Le trou dans le Symbolique

Freud a comparé le complexe de castration à la couche solide de roche au-delà de laquelle on ne peut plus avancer. Sur ce dernier point, Lacan nous permet de faire un pas de plus. On peut distinguer deux niveaux de la pensée lacanienne à ce propos. Dans ses

premières années, Lacan parlait de «la traversée du fantasme ». Cette expression nous paraît vouloir dire qu'il y aurait un *au-delà* du fantasme, ou peut-être un fantasme d'une autre nature, et que la progression vers la fin de l'analyse impliquerait qu'un premier voile soit levé, un voile qui empêchait tout progrès ; un écran à lever en quelque sorte.

Dans ses dernières années, Lacan parle-t-il différemment lorsqu'il propose la notion d'«identification au symptôme »? Il se peut qu'il y ait là un changement d'attitude ou une modification de la théorie, une insistance à passer du Symbolique au Réel tenu à présent comme plus important. Mais c'est peut-être aussi, plus simplement, une manière de mieux articuler le Symbolique et le Réel :

*Enfin, le symbolique, à se diriger vers le réel, nous démontre la vraie nature de l'objet a [...] Par une telle graphisation [...] se montrent les correspondances qui font du réel un ouvert entre le semblant, résultant du symbolique, et la réalité telle qu'elle se supporte dans le concret de la vie humaine [...] (Encore, p. 87)*

Ainsi peut-on situer la dimension symbolique du geste de Médée tuant ses enfants : elle abandonne son désir de posséder des enfants qui masqueraient, comme un phallus, son manque : c'est à ce moment-là qu'une vraie femme apparaît.

Euripide ne décrit pas du tout le regret de Médée comme on pourrait s'y attendre. À la fin de l'histoire, Médée s'envole sur un véhicule divin, le chariot du soleil : Médée est décrite comme se situant au niveau de Dieu plutôt qu'au niveau de l'homme. Médée n'est plus le phallus-rembourrage qui donnait tant de force à Jason ; elle est enfin elle-même, « vraie » et ne dépendant pas du fantasme de l'autre.

## 2) Avoir et être

Les hommes possèdent un pénis dès le début, comme il manque aux femmes dès le début, et cela engendre une dimension symbolique. Pour elles, *avoir* est une solution qui les rapproche des hommes. Au contraire, lorsqu'une femme choisit *d'être* au lieu *d'avoir*, elle devient une vraie femme. Elle devient un *trou*, pour ainsi dire. Il ne s'agit pas de

remplir un trou ; mais de devenir soi-même un manque : *being with nothingness* et, plus exactement, de réussir le deuil du vide, du manque.

Dans le tableau des jouissances de l'homme et de la femme, nous avons vu la notion freudienne d'envie du pénis représentée par la flèche qui va de  $L/a$  à  $\Phi$ . Comme Miller l'indique, il est vrai qu'il y a quelque chose d'affolant dans l'appel d'égalité qu'on rencontre cliniquement chez les femmes. Certes, la sensibilité à l'égalité chez elles résulte d'une donnée biologique, à savoir le manque de pénis, mais c'est bien le rôle de la cure d'aller au-delà de cette demande.

### 3) L'identification au symptôme

Winnicott a proposé la notion de « mère suffisamment bonne » (*good enough mother*) qui consiste à satisfaire la sensation omnipotente de nouveau-né en répondant à sa demande. Mais si le manque originel de l'homme est un manque qui vient de l'abîme profond creusé dans l'être, et plus exactement dans l'absence d'être, il ne pourra jamais être comblé « suffisamment ». Aussi pourrait-on craindre qu'un thérapeute naïf qui applique cette notion à l'analyse de manière simpliste s'épuise (burnout) à combler un manque dont il ne comprendra jamais l'origine.

Par rapport aux tendances anglo-saxonnes, l'identification au symptôme serait une approche qui mènerait vers le manque, en passant par une autre voie que le comblement mensonger. Elle consiste en une prise d'écart par rapport à l'espace fantasmatique de l'autre et aussi—mais c'est la même chose—en l'interprétation correcte du désir qui nous a d'abord attaché à cet autre. Toute subjectivité est le remplacement d'une subjectivité par une autre. Lacan ne dit pas ce qui se passe après ce « vrai » acte féminin, mais parle du seul fait que la femme soit capable d'ouvrir «un lieu du dire» où le manque est pris pour ce qu'il est et rien d'autre(4). « L'acte », selon Lacan, noue provisoirement et d'un seul coup entre elles les choses qui n'ont pas de rapports, étant donné qu'elles sont exclues radicalement. La Femme qu'un phallus ne symbolisera jamais, reste comme un vide et ne cesse de ne pas s'écrire, belle définition de l'impossible.

Si l'analyste interprète le discours de son patient uniquement d'après sa propre théorie, il deviendra lui-même un autre, si bien qu'il ne pourra se produire entre eux une relation



d'amour transférentiel qui transpose le contingent en nécessaire. Mais dès qu'il n'y a pas d'Autre qui puisse témoigner de cet amour, le psychanalyste devient celui qui ne cesse de renvoyer la position du sujet resté au niveau de la contingence vers la direction de l'impossible, sans jamais laisser retourner le sujet au niveau de la nécessité. Le psychanalyste ne doit pas être effrayé par cette approche de l'impossible qui aidera le patient à s'identifier au symptôme.

## Conclusion

Madeleine avait la plus grande affection pour les lettres d'amour de Gide dans lesquelles les vérités étaient écrites, de même que Médée chérissait ses enfants, issus de son amour avec Jason. Les enfants et les lettres étaient des preuves que les deux femmes étaient prises dans les fantasmes des sujets masculins. Mais après avoir déchiré ce lien, elles continuent à subsister comme néants qu'on ne saurait jamais combler. Et dans cet acte par lequel elle s'approche du néant cruellement nu, une femme « qui n'existe pas » existe un instant en tant que vraie femme. Incident qui se perd tout de suite, cet acte ne fait que représenter une intensité intolérable, sans ne produire aucun sens selon un principe utilitaire. Quand elle y découvre une jouissance (dite supplémentaire), on ne saura dire qu'après coup qu'il a existé une vraie femme. Mais là s'ouvre un lieu où devient possible la jonction avec ce qui était exclu, ce avec quoi n'a pu être possible aucun rapport.

Freud s'était aperçu du contentement caché dans les symptômes. En ce sens, la psychanalyse consisterait à démontrer au sujet la jouissance qui s'infiltré dans le symptôme. Il semble que Lacan en voyait la possibilité du côté de la jouissance féminine. « La femme n'existe pas » est une expression de l'hommage que Lacan adresse aux femmes, rendant possible un nouveau savoir qui « ne cesse de ne pas être écrit »...

## NOTES

1. Colette Soler fait remarquer que l'expression «identification au symptôme» est chargée d'une provocation ironique. D'après elle, le processus d'analyse se résume ainsi : «L'analysant, en effet, s'adresse à l'analyse au nom de sa souffrance, parce qu'il a un symptôme. Et le psychanalyste irait à lui promettre qu'à la fin il pourra dire : "mon symptôme, je le suis"! Curieuse thérapeutique, que ce passage de l'avoir à l'être, le symptôme!»(p. 230)

2. Le passage que Lacan a mis en épigraphe de son mémoire sur Gide est celui dans lequel Médée parle d'elle-même devant Créon; il ne s'agit pas du meurtre des enfants. Créon a eu si peur de Médée qui lui démontre ainsi son savoir qu'il finit par lui consentir un moratoire d'un jour. Ne peut-on pas dire que Lacan a choisi ce passage comme un avertissement au sujet masculin, en insistant sur l'opposition entre la timidité masculine et la sans-limite féminine?

Quel est donc le sujet masculin? Il est indiqué par une autre épigraphe mise à côté du premier. C'est André Gide qui écrit : «Et, métaphore ou non, ce que je dis ici est parfaitement vrai» (Notes de la Tentative amoureuse). Il n'est pas facile de comprendre dans quel sens Gide, qui était homosexuel, est un sujet masculin par excellence. Mais pour Lacan, un sujet est masculin lorsqu'il est capable de voir une vérité complète sans faille dans ce qu'il a créé par lui-même.

3. Tous les personnages masculins de la tragédie de Médée font grand cas des enfants. Ce sont des hommes désirant la possession de la maison et des enfants. Voici leurs traits dessinés de ce point de vue :

-Créon

Bien qu'il soit roi de Corinthe, il avoue qu'il avait peur de Médée, juste après qu'il ait décrété la chasser du pays. Il ne fait que s'inquiéter des enfants. «Je ne peux pas prendre ton parti à la place de ma famille.» «À part les enfants, la patrie m'est la plus chère.» Il accorde à Médée un jour de délais, ému par sa parole, arguant le fait qu'elle soit aussi «parent d'enfants».

-Aigée

Il était venu à Delphes pour prier les dieux de lui donner un enfant. Médée (qui a bien compris le sens de l'oracle) lui promet un enfant pour qu'il accepte de la mettre à l'abri sous sa protection.

-Jason

Grand héros du temps jadis. Il n'a pas de cité à laquelle appartenir. Comme Médée, c'est un eremos [solitaire]. Donc, la proposition de mariage avec une fille de roi était pour lui quelque chose qu'il n'aurait su refuser. Son vœu était d'avoir des enfants de sang royal qui lui succèderont et qui défendront ses enfants et sa famille.

Si jamais les femmes viennent à perdre l'amour de leur mari, elles peuvent combler le manque par les enfants. Mais ce n'est qu'une variation du sujet masculin dans la mesure où ce comblement est fondé sur le même principe de refus du manque que chez les hommes. La société propose aux femmes de posséder, à savoir de devenir mère. Les institutions sociales telles que le mariage sont certes sensibles au manque

chez les sujets féminins, mais on ne peut pas en considérer les opérations artificielles comme omnipotentes, comme les constructivistes sociaux le font dans une démarche extrêmement simpliste. Ce jeu autour de la possession laisse subsister un dehors radicalement exclu. La psychanalyse doit prêter un lieu à l'acte impossible qui doit se réaliser dans cet ordre où la possession n'est qu'un mécanisme qui reproduit les mensonges et l'inauthenticité en les augmentant. Et dans ce sens-là, peut-être, la thérapie analytique ne pourra pas faire équipe avec l'État. Une possession sans limite est à l'opposé de ne pas céder aux désirs, car elle ne fait qu'obéir aux désirs de la société.

4. L'identification au symptôme comme acte d'une vraie femme est un acte qui consiste à créer un espace de néant afin de produire un lieu où se fait le langage. Dans le contexte actuel où tout est infiniment symbolisé pour être mis sur le marché, nous devons d'abord créer le néant qui fasse naître un nouveau discours, comme si nous coupions une partie de nous-mêmes.

Miller parle de Médée dans l'article sur Médée, dans lequel il la nomme «postiche woman» et non pas vraie femme lorsqu'elle s'en va en chariot divin. Le terme «postiche» vient de l'utilisation que Lacan en a faite dans les *Écrits* (p. 825). Cette «postiche woman», selon Miller, est «le sujet le plus conservateur qu'on puisse imaginer, celle qui ne se permet pas d'être regardée de près, tout en exigeant un respect considérable. C'est la distance nécessaire pour faire apparaître un postiche comme réel.» (*Sexuation*, p. 21-22) Cela indique que la vraie femme est dans une instance indescriptible et qu'elle n'existe que dans l'instant de l'acte.

## Bibliographie

Jacques Lacan, *Encore*, Séminaire XX(1972-73), Seuil, Paris, 1975

-*Sinthome*, Séminaire XXIII(1975-76), Seuil, Paris, 2005

-«Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir» in *Écrits*, Seuil, Paris, 1966

Jacques-Alain Miller, «On Semblances in the Relation Between the Sexes», in *Sexuation*, Édité par Renata Saleci, Duke University Press, Durham NC, 2000

Colette Soler, *Ce que Lacan disait des femmes, Étude de psychanalyse*, In Progres, Éditions du Champ lacanien, Paris, 2003